

## CHAPITRE NEUVIEME.

### DES RETRANCHEMENS, ET DES LIGNES.

JE ne suis ni pour l'un, ni pour l'autre de ces ouvrages : je crois toujours entendre parler des murailles de la Chine, quand j'entends parler de lignes. Les bonnes sont celles que la nature a faites ; & les bons retranchemens sont les bonnes dispositions & les braves troupes. Je n'ai presque jamais oui dire qu'il y ait eu de retranchemens attaqués, qui n'aient pas été forcés. J'en ai dit les raisons ailleurs.

Si l'on est inférieur en nombre, l'on ne tiendra pas derrière des retranchemens où l'ennemi porte toutes ses forces en deux ou trois endroits ; si l'on est égal, on n'y tiendra pas non plus : pourquoi donc se donner la peine d'en faire ? Cela n'est bon que pour les circonvallations, & pour empêcher que l'ennemi ne jette du secours dans une place assiégée.

La certitude dans laquelle est l'ennemi que vous ne fortirez pas, le rend audacieux. Il ruse devant vous, & hasarde des mouvemens de côté, qu'il n'oseroit faire, si vous n'étiez pas retranché : cette audace gagne & officiers & soldats. L'homme craint toujours plus les suites du danger que le danger même. J'en donnerois une foule de preuves. Supposé qu'une colonne attaque un retranchement, & que la tête soit sur le bord du fossé ; s'il paroît à cent pas de là une poignée de gens hors du retranchement, il est certain que la tête de cette colonne s'arrêtera, ou ne sera pas suivie. Pourquoi cela ? C'est le cœur humain. Que dix hommes mettent le pied sur un retranchement, tout ce qui est derrière fuira, & les bataillons entiers l'abandonneront. Qu'ils y voient entrer une troupe de cavalerie à une demie lieue d'eux, tout se mettra à fuir.

Lorsque l'on est obligé de défendre des retranchemens, il faut bien se garder de mettre les bataillons tout contre le parapet ; parceque, si l'ennemi met une fois le pied dessus, ce qui se trouve derrière se sauve. Cela vient de ce que la tête tourne toujours aux hommes, quand il leur arrive quelque chose à quoi ils ne se sont

point attendus : cette règle est générale à la guerre, & décide de toutes les batailles & de toutes les affaires. C'est ce que j'appelle le cœur humain; & c'est ce qui m'a fait composer cet ouvrage. Je ne pense pas que personne se soit encore avisé d'y chercher la raison des mauvais succès.

Quand donc vous mettez vos troupes derrière un parapet, elles espèrent, par leur feu, empêcher que l'ennemi passe le fossé & y monte : si cela arrive malgré ce feu, les voilà perdus, la tête leur tourne, & ils fuient. Il vaudroit mieux y mettre un seul rang de gens armés, avec des armes de longueur; parceque ces hommes se proposeroient de repousser à coups de piques, ou de pertuisanes, ceux qui grimpent le retranchement & veulent monter sur le parapet. Et certainement ils exécuteront leur projet, parcequ'ils se le sont proposé, & qu'ils attendront là l'ennemi. Si avec cela vous mettez des troupes d'infanterie, formée par centurie à ma méthode, à trente pas du retranchement, ces troupes verront qu'elles sont placées ainsi pour charger l'ennemi à mesure qu'il entre & qu'il veut se former; elles ne seront point étonnées de le voir entrer, parcequ'elles s'y attendent,

CH A  
 & elles le charge  
 que, si elles av  
 tranchement, e  
 comme un rien  
 foibles mortels  
 A cela, il faut  
 nière de nous fe  
 chemens. Nous  
 de hauteur, qu  
 chemens. Ains  
 peut tirer avec  
 sur la banquette  
 rangs à mesure  
 coups ne porte  
 se presseront, &  
 aucun objet. O  
 bataillons en co  
 dans cette con  
 pet: & si vous  
 les banquettes,  
 avec cela, voi  
 gueur, pour re  
 rapet en bas, a  
 ne sçavez la  
 baïonnettes.

& elles le chargeront vigoureuſement : au lieu que , ſi elles avoient été placées tout contre le retranchement , elles ſe feroient enſuies. Voilà comme un rien change tout à la guerre , & les foibles mortels ne ſe mènent que par l'opinion.

A cela , il faut ajouter la miſère de notre manière de nous former pour défendre les retranchemens. Nous mettons un bataillon à quatre de hauteur , que nous plaçons contre les retranchemens. Ainſi il n'y a que le premier rang qui peut tirer avec quelque ſuccès , parcequ'il eſt ſur la banquette. Si l'on fait monter les autres rangs à meſure que le premier aura tiré , les coups ne porteront pas , parceque les ſoldats ſe preſſeront , & que leur vue n'aura été fixée ſur aucun objet. Outre cela , cette manœuvre met les bataillons en confuſion ; & l'ennemi vous trouve dans cette confuſion , lorsqu'il arrive ſur le parapet : & ſi vous ne faites point monter ces rangs ſur les banquettes , ils vous ſont totalement inutiles. Avec cela , vous n'avez point d'armes de longueur , pour repouſſer l'ennemi du haut du parapet en bas , à meſure qu'il ſ'y montre , & vous ne ſçauriez l'atteindre avec vos fuſils armés de baïonnettes. Vos ſoldats remuent donc ſans

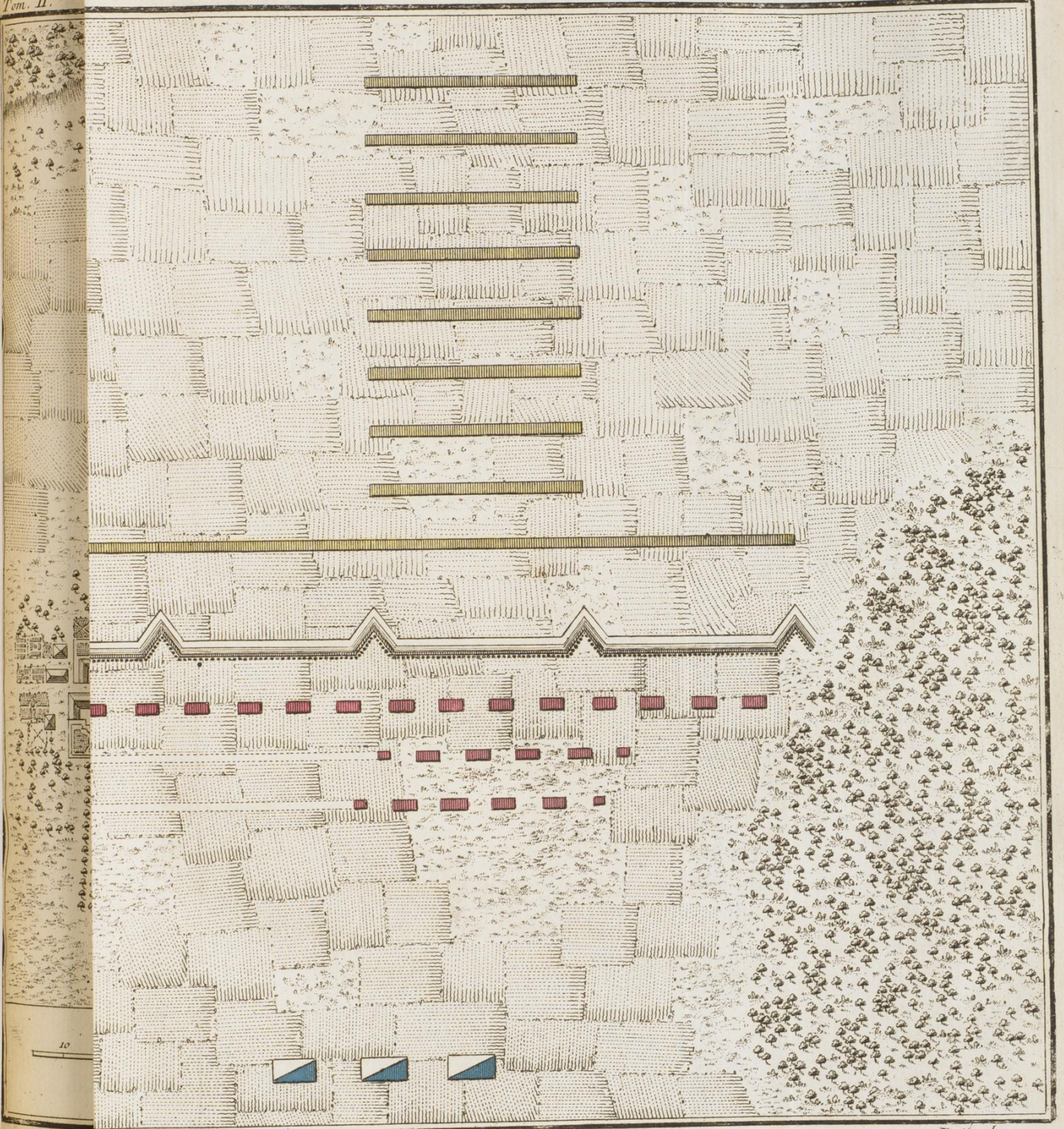
cesse dans le bataillon ; ou plutôt, tout votre bataillon remue en confusion, comme des fourmis dans une fourmillière. Chacun ne songe qu'à tirer : & à mesure que vos gens voient que l'ennemi monte sur le parapet, ils s'en éloignent. Je fais une autre disposition pour la défense des retranchemens.

Je mets une centurie tout le long du parapet en deux rangs\*, c'est-à-dire, les deux rangs armés de fusils sur la banquette, & les deux rangs armés de piques au pied de la banquette, avec les officiers, sergens & caporaux, ce qui compose quatre-vingt-dix hommes : ensuite, je fais doubler le premier rang qui est sur la banquette par les armés à la légère. Ainsi il se trouve cent hommes environ au premier rang, & cinquante au second, sans les officiers : & comme j'élève mon parapet de six pieds au-dessus de l'horison, le second rang est totalement à couvert ; & l'ennemi, qui ordinairement se met sur la berme pour tirer par-dessus le parapet, ne sçauroit se servir de cet avantage : il est donc obligé de monter le parapet. Alors mon second rang, armé de piques, est en état d'agir avec un très-

\* Planches XXI & XXII.



Tom. II.



Patte d'oret.

v. II.  
 tout votre ba-  
 me des fourmis  
 ne songe qu'à  
 voient que l'en-  
 en éloignent. Je  
 r la défense des  
 ng du parapet en  
 ux rangs armés de  
 ux rangs armés de  
 avec les officiers,  
 ompose quatre-  
 fais doubler le  
 anquette par les  
 ve cent hommes  
 inquante au fe-  
 me j'éleve mon  
 de l'horison, le  
 couvert; & l'en-  
 et sur la bermé  
 t, ne scauroit se  
 donc obligé de  
 second rang, ar-  
 gir avec un tra-

10

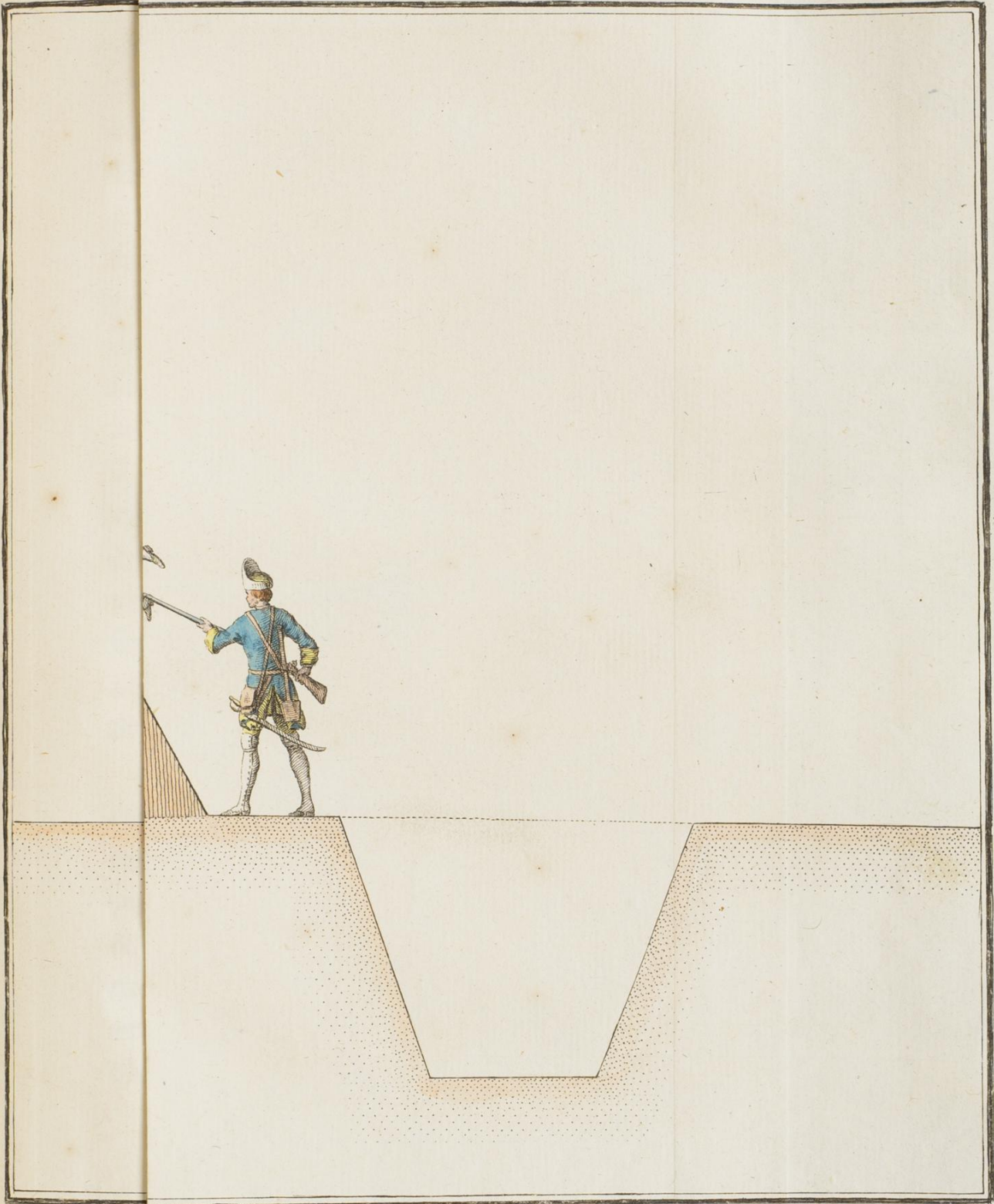


Maniere de defendre les Retranchements.

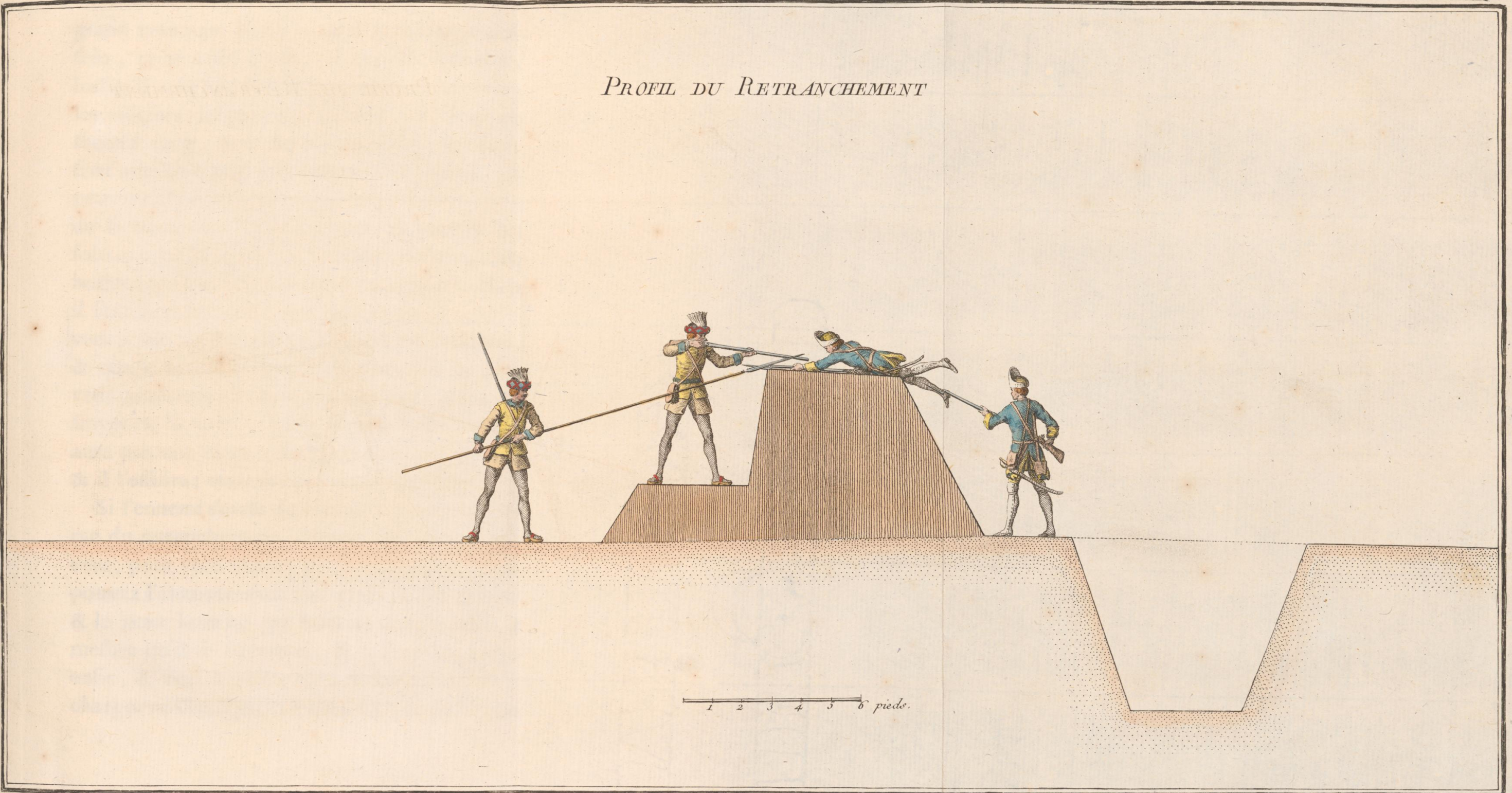
Palle d'orient.







PROFIL DU RETRANCHEMENT



grand avantage  
 sein, pour ve  
 lorsqu'il veur  
 les officiers,  
 second rang  
 font attention  
 peuvent allon  
 de la banque  
 soldats: car  
 hommes, un  
 il faut bien n  
 vent point cro  
 & que le hau  
 vent combatt  
 frayés de le  
 aura pris une  
 & il l'effura  
 Si l'ennem  
 me du retran  
 vent, pour ve  
 pouvez l'attein  
 & le jeter ho  
 mesure qu'il  
 enfin, & ve  
 chargez en c

grand avantage. Il n'y a qu'à regarder le dessein , pour voir à quoi est exposé l'ennemi , lorsqu'il veut monter sur le parapet. Outre cela , les officiers , sergens & caporaux , qui sont au second rang , avec leurs armes de longueur , font attention aux mouvemens des soldats ; ils peuvent allonger des coups de pointe du pied de la banquette sur le parapet , & animer les soldats : car il se trouve toujours , derrière cinq hommes , un officier , sergent ou caporal. Mais il faut bien imprimer aux soldats qu'ils ne doivent point croire que ce feu arrêtera l'ennemi , & que le haut du parapet est le lieu où ils doivent combattre , pour qu'ils ne soient point effrayés de le voir se jeter dans le fossé : car il aura pris une ferme résolution d'essuyer ce feu , & il l'essuira ; vous devez vous y attendre.

Si l'ennemi s'avise de vouloir occuper la berge du retranchement , comme cela arrive souvent , pour vous chasser de la banquette , vous pouvez l'atteindre avec vos armes de longueur , & le jeter homme par homme dans le fossé , à mesure qu'il se découvre ; & si l'ennemi entre enfin , & veut commencer à se former , vous le chargez en détail par centurie. Ces centuries ne

seront pas étonnées de le voir entrer, parcequ'elles s'y attendent; & le chargeront vigoureu-  
sement, parcequ'elles se le feront proposer.

Voilà ce qui regarde la défense des retranchemens. Quant à la grande manœuvre, l'on doit toujours avoir différentes réserves, pour les porter dans les endroits où l'on voit que l'ennemi porte le plus de troupes; ce qui n'est pas toujours aisé; car, s'il est habile, vous n'y verrez rien. Il faut donc placer ces réserves le plus à portée, & le plus avantageusement qu'on le pourra; ce que le terrain doit décider, tant dehors que dedans les retranchemens. Car vous ne devez pas craindre qu'il vous attaque dans des endroits où le terrain est uni à une grande distance, parcequ'il ne voudra pas faire voir le gros de ses troupes. Dans ces endroits-là, il ne fera qu'à un bataillon de hauteur; mais, s'il y a une colline, un val-  
lon, ou la moindre chose par où il puisse venir à couvert, c'est là où il fera tout son effort, parcequ'il espérera que vous ne verrez pas sa manœuvre & la quantité de troupes qu'il y porte.

Si vous pouvez pratiquer des passages dans votre retranchement, & que vous fassiez sortir  
à propos

CH  
à propos une tr  
le moment que  
bonnes soit arr  
rètera infailib  
forcé le retran  
jà une partie  
n'a pas compte  
flancs, pour  
même qu'ell  
quoi. Voici d  
idées.

Au siège d'  
voulant secou  
armée qui n'  
seulement, le  
cha à son arriv  
les barbares,  
attaquèrent se  
Romains ne f  
traire, dans le  
loient à comb  
rempart, il for  
tellement qu'  
se mit en déf  
Au siège  
TOME I.

à propos une troupe ou deux, c'est-à-dire dans le moment que la tête de quelqu'une de ces colonnes soit arrivée sur le bord du fossé, elle s'arrêtera infailliblement, quand même elle auroit forcé le retranchement, & qu'il y en auroit déjà une partie d'entrée, parceque cette colonne n'a pas compté là-dessus : elle craindra pour ses flancs, pour ses derrières; & il y a apparence même qu'elle s'enfuira, sans sçavoir pourquoi. Voici deux exemples qui autorisent mes idées.

Au siège d'Amiens par les Gaulois, César, voulant secourir cette ville, se rendit, avec son armée qui n'étoit que de sept mille hommes seulement, le long d'un ruisseau où il se retrancha à son arrivée avec tant de précipitation, que les barbares, persuadés que César les craignoit, attaquèrent ses retranchemens que le général des Romains ne songeoit point à défendre : au contraire, dans le temps que les Gaulois travailloient à combler les fossés & à s'emparer du rempart, il sortit avec ses cohortes, & les surprit tellement qu'ils prirent la fuite, sans qu'un seul se mît en défense.

Au siège d'Alexia par les Romains, les Gau-

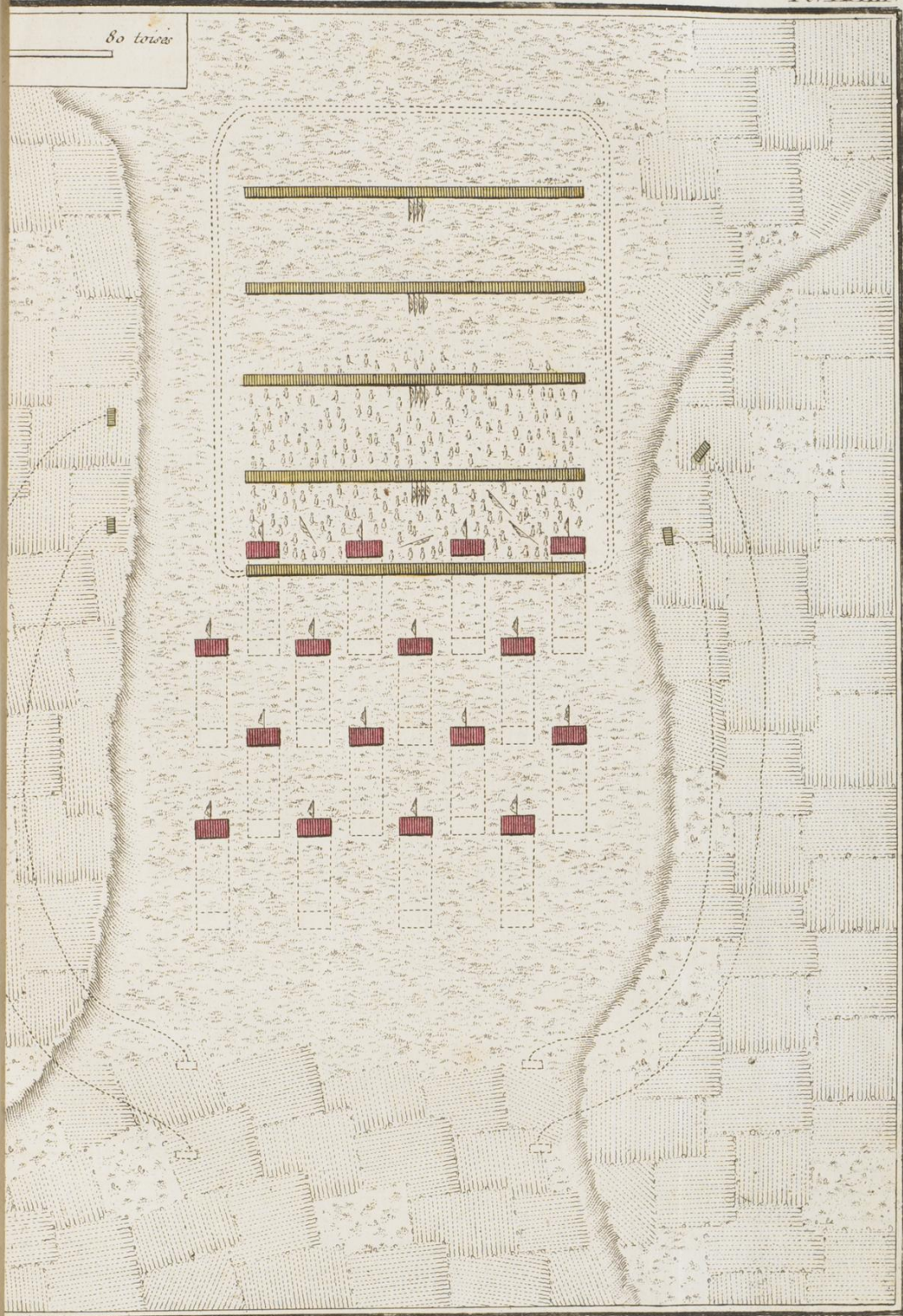
lois, infiniment supérieurs, vinrent les attaquer dans leurs lignes. César ordonna aux assiégés d'en fortir, au lieu de les défendre, & de se jeter sur l'ennemi d'un côté, pendant qu'il l'attaqueroit de l'autre; ce qui réussit encore avec tant de succès, que les barbares y firent une perte considérable de leurs gens, sans compter plus de vingt mille hommes pris avec leur général.

Si l'on veut considérer la manière dont je range mes troupes \*, on concevra aisément qu'elles doivent se remuer avec plus de facilité que les bataillons; & que l'on peut plus facilement faire charger par détail, que lorsque l'on est formé en bataillon. Car cet ordre de combattre est beaucoup plus fort que tous les autres, & n'est sujet à aucune confusion; ce qui n'est pas de même en se formant par bataillons. A quoi peuvent servir plusieurs bataillons sur quatre de hauteur, les uns devant les autres? Ils sont lourds à remuer; tout les embarrasse, le terrain, le doublement, le flottement; & si le premier est renversé, il culbute sur le second, & le met en désordre. Mais, posons qu'ils ne se rompent

\* Planche XXIII.



nrent les attaquer  
 na aux allégeans  
 fendre, & de se  
 e, pendant qu'il  
 qui réussit encore  
 barbares y firent  
 s gens, sans com-  
 mes pris avec leur  
  
 manière dont j'era-  
 ra aisément qu'il-  
 us de facilité que  
 plus facilement  
 lorsque l'on est  
 dre de combattre  
 us les autres, &  
 ; ce qui n'est pas  
 bataillons. A quoi  
 llons sur quatre de  
 res? Ils sont lourds  
 e, le terrain, le  
 & si le premier est  
 cond, & le met en  
 ils ne se rompent







pas, il faudra tout  
long espace de  
parcequ'il faut  
rangé, ce qui e  
de contre l'enne  
celui-là; & si l'  
les bras croisés,  
ce bataillon su  
sième. Ainsi, l  
il n'a qu'à pou  
fussent-ils trent  
autres ne lui co  
appelle cepend  
misère! Non  
car que le pren  
lui qui le suit ch  
sur coup; je su  
cun embarras  
& ma marche  
fusion, & je dé  
qu'en même  
mis ne pevent  
qu'ils ne sçaur  
une misère qu  
battons; & je

pas, il faudra toujours au second bataillon un long espace de temps avant qu'il puisse attaquer, parcequ'il faut que celui qui a été rompu se soit rangé, ce qui est long : car il faut qu'il s'étende contre l'ennemi & le bataillon qui soutient celui-là; &, si l'ennemi n'a la bonté de se tenir les bras croisés, il vous renverfera certainement ce bataillon sur l'autre, & celui-là sur un troisième. Ainsi, lorsqu'il aura renversé le premier, il n'a qu'à pousser brusquement en avant; & fussent-ils trente, ils les renverfera tous, & les autres ne lui coûteront plus rien. Voilà ce qu'on appelle cependant attaquer en colonne : quelle misère ! Mon ordonnance est bien différente : car que le premier bataillon soit renversé, celui qui le suit charge dans l'instant, cela va coup sur coup ; je suis à huit de hauteur, & n'ai aucun embarras à craindre ; mon choc est rude & ma marche rapide ; je ne crains point la confusion, & je déborde toujours l'ennemi, quoiqu'en même nombre. Les bataillons ennemis ne peuvent remédier à ce défaut, parcequ'ils ne sçauroient s'étendre. C'est, en vérité, une misère que l'ordre sur lequel nous combattons ; & je ne conçois pas à quoi les géné-

raux ont pensé de ne l'avoir pas changé.

Ce que je propose n'est point une nouveauté, c'est l'ordre des Romains; avec cet ordre, ils ont vaincu toutes les nations du monde. Les Grecs étoient très-habiles dans l'art de la guerre, & très-bien disciplinés: leur grande phalange n'a jamais pu tenir contre ces petites troupes formées à la romaine, disposées en échiquier. Aussi Polybe donne-t-il la préférence à l'ordre des Romains. Que feroient donc nos bataillons, qui n'ont ni corps ni ame, contre ce même ordre? Que l'on place ces centuries de quelque manière que l'on voudra, dans la plaine, dans des pays coupés; qu'on les fasse sortir d'une gorge & de quelques endroits que ce soit; & que l'on voie avec quelle célérité elles se rangeront. On peut les faire courir à toutes jambes pour s'emparer d'un défilé, d'une haie, d'une hauteur; dans l'instant que les drapeaux seront arrivés, elles seront alignées & formées: c'est ce qui est impossible avec des bataillons. Car, pour se mettre comme il faut, ils ont besoin d'un terrain fait exprès, & d'un temps considérable pour faire plusieurs mouvemens; & tout cela fait pitié



à voir, & m'a souvent donné le cochemar.  
Les desseins donneront une idée plus com-  
plette de ce que je pense là-dessus.

